

Catacombes Africaines

On pourrait croire que la science française n'existe pas, si l'on ne prêtait l'oreille qu'au bruit dont le monde est rempli par des découvertes récentes dont les Anglais ont eu le mérite, un mérite qu'il convient de reconnaître sans l'exagérer.

L'hypogée de Toutankhamon ferait-il oublier ceux que découvrit Gaston Maspero, les travaux illustres de Mariette et de Champollion? Mais c'est que les savants de chez nous, qui obéissent aux meilleures traditions de labeur et de modestie, s'entendent assez mal à organiser leur publicité.

L'exemple de Mgr Leynaud en est une preuve nouvelle.

Les premiers chrétiens empruntèrent aux Egyptiens l'usage d'ensevelir leurs morts dans les entrailles rocheuses de la terre, et cet usage fut adopté par les Romains eux-mêmes, à mesure que disparaissait celui de la crémation.

Ces cités funéraires, où des milliers d'hommes dorment leur dernier sommeil, sont tout ce qui reste de beaucoup de villes antiques: la mort l'emporte ainsi sur la vie et témoigne seule des époques disparues. Telle est l'histoire des catacombes de l'ancienne capitale de la Hysacène, de cette cité d'Hadrumète que fondèrent les Phéniciens sur les bords africains de la Méditerranée, et qui est aujourd'hui complètement détruite, après avoir vu ses temples, ses collines, ses monuments superbes refléter les civilisations punique, romaine, puis chrétienne.

Hadrumète? Le nom même fut remplacé au huitième siècle par celui de Souasa. Après la conquête arabe, la ville, reconstruite et ceinte de remparts, se transforma en un repaire de pirates. Nos vaisseaux la bombardèrent en 1769. Comme elle dépendait du bey de Tunis, elle devint française en 1841; nos soldats y remplacèrent au bout de douze siècles — les légionnaires romains; nos prières y renouèrent, au milieu de quarante-trois mosquées, la tradition chrétienne, et la moderne Souasa, chef-lieu du Sahel tunisien, est l'une des plus jolies villes de la Régence.

On ne parait plus de l'antique capitale lorsqu'en 1888 le hasard fit découvrir, aux portes de la ville, l'existence de galeries peuplées de tombeaux. Mais comment les explorer? C'était trop dangereux et trop cher. Et n'était-ce pas inutile?

Un apôtre doublé d'un savant, le curé de Souasa, entreprit pourtant des fouilles méthodiques. Son patient labeur, secondé par les officiers et les soldats de la garnison, aboutit bientôt à de telles découvertes que le gouvernement tunisien les subventionna et qu'à l'Institut de France, Héron de Villefosse les salua comme l'une des plus précieuses conquêtes de l'archéologie chrétienne en Afrique.

Ce curé de Souasa, chanoine de Carthage, ancien secrétaire du cardinal Lavigne, était M. l'abbé Leynaud, aujourd'hui archevêque d'Alger.

Les catacombes africaines d'Hadrumète sont comparables à celles de la Ville Eternelle. Leurs deux cent trente-six galeries renferment plus de quinze mille sépultures. Comme à Rome, elles sont taillées dans le tuf, étroites et peu élevées, garnies de loculi, étages dans les parois verticales, parfois sur six ou sept rangées. Dans ces niches, de petites lampes jetaient quelques lueurs. De courtes inscriptions, peintes en noir sur la tuile, ou simplement tracées à la pointe sur la chaux, ou gravées sur le marbre, indiquent la date de l'ensevelissement et le nom du défunt. La colombe et l'ancre ornent parfois les épitaphes datant du IIIe siècle ou du début du IIIe. Les noms sont significatifs: Saturninus, Paulus, Simplicius, Felix, Prima, Laurentia, Faustina, Flavia, Domitia...

Dans les rues de cette nécropole, c'est bien l'Hadrumète des premiers temps du christianisme qui se repose, et qui se révèle à nous aujourd'hui. Elle respire la même foi que celle dont Mgr Leynaud porte là-bas le flambeau, et l'on comprend ses émotions de pionnier, de savant et de Français.—Gustave Gautherot.

ILLUSIONS

Illusions, douces chimères. Sur vos ailes de nacres et d'or. Portez nos rêves éphémères Vous qui guidez leur fol essor!

Illusions, blanches sirènes Rayons de grâce et fleurs d'amour. Qui versez de vos mains sereines Aux cœurs ravivés des flots de jour.

Illusions, ô Muses folles Amantes des zéphirs charmés Du ciel jetez des corolles Qu'effeuillent vos doigts parfumés.

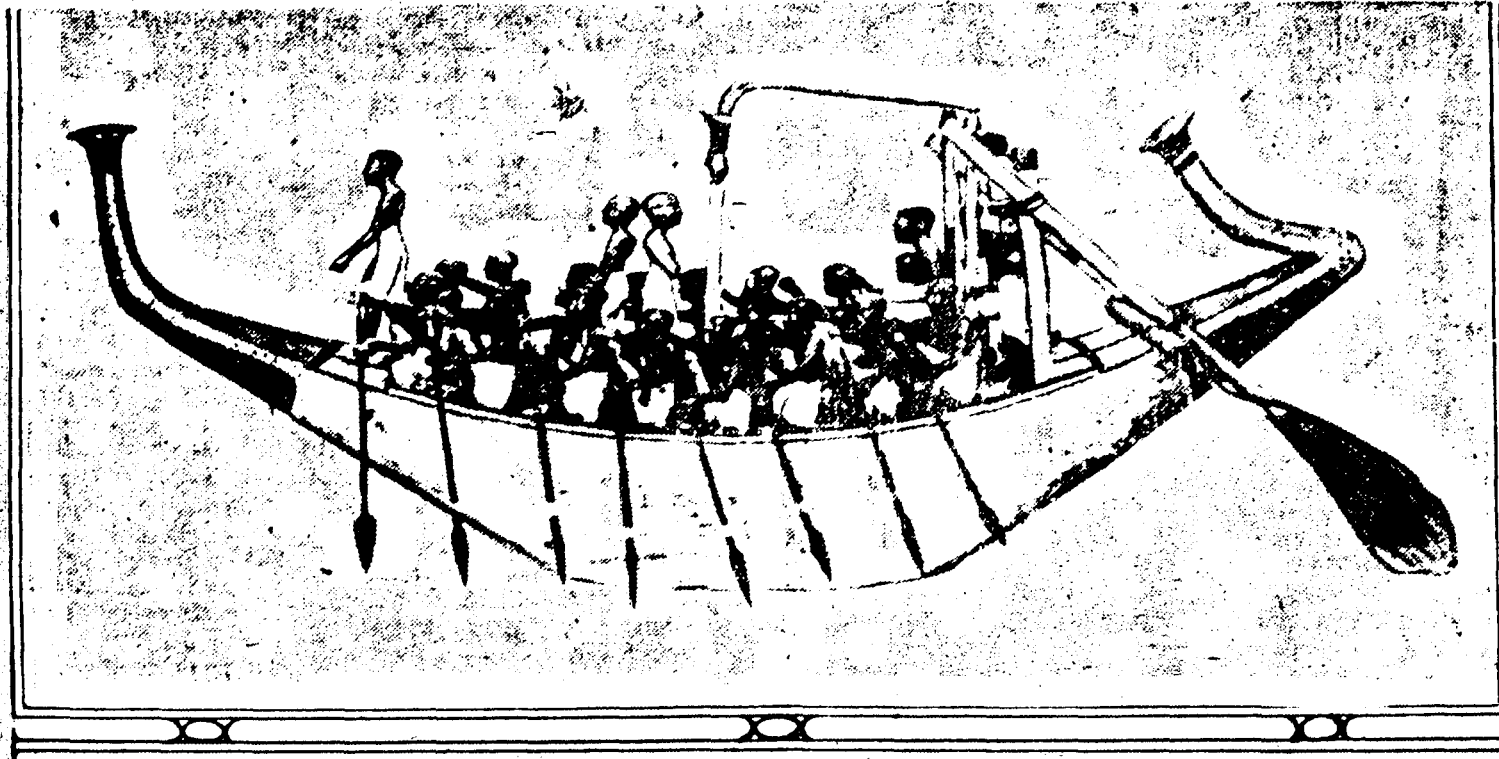
Illusions, tant que vos charmes Eblouissent les jeunes yeux. Pour eux la vie est sans alarmes Et vous bercez leurs rêves bleus!

Mais quand vous semble disparaître Dans l'abîme Réalité. Des mains tentent encore peut-être D'arrêter la fatalité.

Et quand retomberont épuisées Ces mains lasses de vains efforts Un soir, sur vos ailes brisées Le cœur pleure ses rêves morts!

Jeanne Fanau.

MODELE D'UNE BARQUE EGYPTIENNE



Les Rois d'Egypte croyaient, qu'après la mort, ils auraient besoin de tous les comforts dont ils jouissaient pendant la vie. C'est pour cette raison que dans leur tombeau on mettait toute espèce d'objets, des divans, des chaises, des chariots, des barques, et de quoi manger. Ici nous reproduisons une vue de la Barque de Mentekwetre, un des rois de cette ancienne terre d'Egypte. C'est la reproduction sans doute d'un bateau de courses, un des concurrents peut-être, dans les regattes qui se tenaient sur le Nil. On peut remarquer huit rames de chaque côté.

Au Sujet de Pharaon

Il est inscrit dans les archives du Musée du Caire, et il est de notoriété chez les gens tant soit peu doués de mémoire que du 1er juin de l'année 1886—en présence de S. A. le Khédive d'Egypte, Mohammed Tewfik, et des vizirs, et des serbes des gazettes étrangères, et des ambassadeurs des pays méridionaux—les spécialistes dans l'art du démaillottage des Mummies se mirent en devoir de démailloter la Momie du Pharaon Ramsés II Sésostris, le cinquième successeur, sur le trône d'Egypte, de notre si "actuel" Pharaon Toutankhamon, et le troisième roi de la dix-neuvième dynastie.

La Momie de Ramsés II venait d'être découverte à Deir-el-Bahari, à l'occident de Thèbes, dans une cachette souterraine où elle tenait assise plénier, au milieu d'un véritable "Djéwan" d'autres Momies royales et princières qui représentaient la trois dynasties pharaoniques.

Toutes ces royautés défuntes avaient été cachées dans cette oubliette, enfouies hâtivement et pélemêle, dans l'antiquité, par une main amie qui voulait ainsi les sauvegarder en une époque de guerres civiles et d'invasions, des doigts rapaces des détresseurs professionnels des tombes repérées. Oubliées là, leur sautoir étant mort, et respectées, depuis lors, par les siècles qui les ignoraient, elles nous arrivaient d'un seul bloc, intactes, alors que leurs hypothèses officielles et leurs mobiliers funéraires avaient été saccagés par des générations de voleurs ou d'exploiteurs de carrières.

Et donc, sans que l'on ait pris son autorisation ou songé à lui demander son avis, l'illustre Pharaon fut enlevé et transporté vers le dehors, dans l'atmosphère moderne, par les propres descendants des fossoyeurs d'autrefois, et conduit au Musée du Caire à bord d'un "bahour" du service des antiquités.

Et là, contre toutes les lois divines et au mépris des décrets royaux, et sans crainte des malédictions, les archéologues de l'Europe, dans un but scientifique bien défini, procédèrent à l'opération du déroulement des bandelettes funéraires. Et ils purent ainsi contrôler avec certitude et identifier, surtout du fait des inscriptions imprimées en hiéroglyphes, sur le maillet de lin, le cadavre royale embaumé.

Or, comme ce jour-là les choses s'étaient passées sans encombre ni incident, il fut décidé entre le directeur général des antiquités et les messieurs "Qui de droit" d'exposer dans le musée, pour le public, cette Momie royale miraculeusement conservée, qui était la personne même, en chair et en os, du plus grand conquérant—après Thoutmosis III—dont fassent mention papyrus et monuments de l'Egypte et annales du monde antique.

Lors le public, touristes et autochtones, fut admis, contre espèces sonnantes, à pénétrer dans la galerie où était exposée dans son grand cercueil de sycamore, protégée par une simple glace transparente, la Momie, insigne âgée de trois mille deux cents ans. Ainsi devenait simple numéro de musée, curiosité sensationnelle pour touristes et découvreurs, le potentat qui avait été "le détenteur du fluide de vie et l'héritier du sang des dieux."

Rêveur millénaire, tête lasse et dégoûtée, reposant sur un disque-talisman protecteur contre le mauvais œil, lèvres méprisantes, le Pharaon Ramsés II était allongé dans l'attitude du juge Osiris, "chef de l'Occident," c'est-à-dire du pays où meurt le soleil en son horizon du soir. Bras sagement croisés, il serrait dans une main le sceptre de la Double-Terre et dans l'autre le symbolique "fouet du houvier divin." Et sur sa poitrine s'étalait, dessinée en hiéroglyphes, son protocole royal inscrit dans les deux cartouches fameux, de forme immuablement elliptique, emblème de la course solaire.

Ce sont ces deux cartouches que

Le "Rubens" de Bonnat

Dans la collection de Bonnat, dont quelques "pièces" capitales entreront bientôt au Louvre, on admirera surtout une étude de "nu" de Rubens, que le peintre tenait d'un de ses amis, Jean Gigoux.

Gigoux, le peintre de la Mort de Léonard de Vinci, était un grand collectionneur; à faire des recherches jamais découragées, il était arrivé à réunir dans son atelier et dans ses cartons quelques "morceaux" absolument remarquables et dignes de figurer dans les plus grands musées.

C'est ainsi que l'artiste franco-comtois avait pu découvrir une pièce rarissime, la perle peut-être de sa collection, ce "nu" splendide de Rubens. L'un des admirateurs les plus enthousiastes de ce dessin était Bonnat. Parfois, n'ayant rien cependant de particulier à dire à son ami, l'artiste qui vient de disparaître, montrait chez l'heureux collectionneur et s'attardait longuement devant "l'étude de femme," puis, avant de gagner l'escalier, il ne manquait jamais de dire au compatriote de Courbet: "Combien me vendrais-tu ce dessin?"

Un jour, il arriva même à Bonnat, auquel on commençait à payer fort cher les portraits, d'offrir à son ami une somme énorme.

Gigoux, qui ne se serait pas séparé pour une fortune de son dessin, consentit toutefois, un jour, à ce arrangement: "Lorsque je mourrai, je te laisserai le dessin de Rubens. Tu en auras la jouissance toute ta vie durant; à ta mort, il reviendra au Louvre, auquel je l'ai déjà légué par mon testament."

Mais Jean Gigoux possédait encore d'autres richesses parmi lesquelles il faut rappeler le Portrait de Dedebeau, par Ingres.

De cette œuvre, l'artiste franco-comtois parle en ces termes dans ses Mémoires. "Un matin que je longeais le quai Voltaire, je rencontrai M. Ingres. C'était dans les derniers temps de sa vie.

"Il paraît que vous avez acheté deux peintures de moi? me dit-il. "Oui, venez les voir, lui répondis-je.

"Donc, il vint un matin dans mon atelier.

"Ah! c'est le portrait de Dedebeau, s'écria-t-il; Flandrini allait le voir tous les jours à Rome. C'est ce que j'ai fait de mieux.

"Ses yeux s'illuminaient et il semblait ravi de retrouver ce portrait. Mais l'autre tableau était le portrait de celui même qui les avait vendus tous les deux: c'était aussi un ancien camarade d'atelier. Alors M. Ingres entra dans une fière colère:

"Le malheureux s'est vendu lui-même, s'écria-t-il... "Au reste, il me remercia avec effusion et je lui promis bien que ces deux peintures ne figureraient plus dans aucune vente, car après ma mort, elles iraient au musée de Besançon."

Ingres, Jean Gigoux, Bonnat, toute une époque de la peinture française qui entre dans l'Histoire.—Pierre Borel.

EN HIVER

Narcisse.—Il paraît qu'il y a deux pieds de glace sur le fleuve aujourd'hui.

Tancred.—Bah, ce matin, il faisait tellement froid dans ma chambre que lorsque je me suis réveillé il y avait deux pieds de glace dans mon lit: c'était les deux miens.

L'URTICAIRE CHEZ L'ENFANT

L'urticaire se montre à la suite d'une indigestion. C'est au milieu de la nuit qu'elle se montre le plus souvent; le bébé dort mal, s'agite dans son lit, se gratte, pousse des cris, se réveille. Examiné de près, on trouve sur son corps une éruption rouge, plus ou moins diffuse, avec des élevures roses ou rouges parfois déclarées au centre; elles ressemblent à des piqûres d'orties et sont le siège de sensations de brûlure, de cuisson, de chaleur, de tension, de picotements et de prurit.

Les élevures disparaissent très vite et ne laissent que rarement des traces. Au point de vue de l'évolution, il y a l'urticaire aiguë et l'urticaire chronique.

L'urticaire aiguë débute après une indigestion, elle s'accompagne de fièvre, elle peut se développer sur toutes les régions du corps; du cuir chevelu aux paupières, et elle peut envahir la bouche, le pharynx, les bronches, l'estomac, etc. L'urticaire aiguë est produite par les aliments et par les médicaments.

L'urticaire chronique est désignée sous le nom de dermatographie. Les enfants qui en sont atteints ont la peau impressionnable; il suffit de la froter avec un instrument moussu pour provoquer des dessins d'un blanc rosé. L'urticaire chronique, comme l'urticaire aiguë, est le siège de fréquentes démangeaisons qui résultent d'un état digestif mauvais.

Traitement.—Comment traiter l'urticaire? Le traitement externe est palliatif et illusoire. On pourra calmer la démangeaison par des grands bains tièdes, par des lotions à l'eau vinaigrée et par la pâte mentholée, mais c'est le traitement interne qui modifiera son évolution.

Il faut chercher la cause et la supprimer: les vers intestinaux, médicaments, etc.; si leur présence est connue et démontrée, leur suppression s'impose.

Mais, la vraie urticaire est de causes plus complexes et plus variées. Certains enfants ont une éruption secondaire à des aliments déterminés: fraises, chocolat, œufs, poires, fromage, viande, etc.

Comment traiter cette éruption? Certains auteurs préconisent de vacciner l'enfant contre l'alliment nocif et lui faisant ingérer des doses minimes de ce produit avant son introduction. D'autres savants se contentent de signaler que la peptone à petites doses vaccine contre l'urticaire; enfin, on a signalé des cas de disparition de cette maladie par l'introduction, dans la peau, du sang de l'enfant pris dans une veine.

A chaque poussée dentaire, à chaque poussée de croissance, les enfants prédisposés à l'urticaire font une éruption vive d'urticaire.

Les mamans connaissent ces "feuux de dents" qui embrassent la surface du corps de l'enfant et le mettent à sang. Ces feux coïncident avec des troubles de la constipation. Il suffit d'un peu de diète, d'une purge légère pour enrayer sa marche.

Quoique l'urticaire ne soit pas une maladie grave, on ignore tout de la façon dont elle naît et des rapports directs avec l'infection intestinale. Parfois, elle est rebelle à tous les traitements: elle récidive avec une facilité déconcertante. L'enfant souffre de cette vilaine éruption et présente sous son influence des anomalies du caractère.

UN FANAL

Dans une campagne du nord, Paul et Camille sont en voyage de chasse pendant le plus fort des maringouins qui les mangent sans trêve. Impossible de fermer l'œil dans le camp.

Vers minuit, Camille dit à Paul: —Poussons-nous au grenier, peut-être que nous pourrions nous reposer.

A peine y sont-ils installés que Paul voit la lueur d'une mouche à feu. —C'est le bout! dit-il, voilà un maringouin qui a monté avec un fanal pour nous chercher.

LES TEMPÊTES EN FRANCE

Paris.—Des tempêtes et des inondations ont fait des ravages dans toutes les parties de la France. Les provinces ont subi plus de dégâts que Paris.

On craint que la situation, dans le département de Maine-et-Loire, ne devienne encore plus critique que durant les terribles inondations de 1910, alors que la Maine monta de vingt pieds et demi au-dessus de son niveau normal. La crue, dans la ville d'Angers, est déjà plus forte qu'en 1910. Plusieurs rues sont inondées et plusieurs districts sont privés de communications. La municipalité a confié aux ingénieurs des ponts et chaussées le ravitaillement de certaines parties de la ville où les habitants sont emprisonnés dans leurs maisons.

La crue de la Loire est déjà plus forte qu'en 1910. Plus de vingt chemins, dans le département de la Loire, sont impraticables et la circulation est presque arrêtée. La Cher est aussi plus gonflée qu'en 1910 et un grand nombre d'habitants de la ville de Saint-Amand ont été obligés de quitter leurs demeures.

A Limoges où la Vienne continue à déborder, les gendarmes et les pompiers ont effectué des sauvetages émouvants dans les maisons en passant par les fenêtres des étages supérieurs. Toutes les usines de la ville sont inondées et le travail a cessé.

On signale plusieurs incendies dans les montagnes. Les flammes sont activées par le vent. Une tempête de grêle, de pluie et de neige s'est abattue sur Dijon récemment. Les orages ont été terribles dans les régions élevées.

Toute la France est dans le moment couverte de neige.

COMMUNISTES ITALIENS

Rome.—Le gouvernement prend des mesures énergiques pour arrêter l'agitation communiste qui a suivi la publication de la proclamation de la troisième internationale de Moscou invitant les ouvriers du monde entier à s'unir pour combattre les fascistes. On a déjà procédé à une centaine d'arrestations dans différentes parties de l'Italie.

Les autorités cherchent à arrêter les chefs du mouvement. Douze personnes que l'on considère comme telles ont été arrêtées à Bologne. L'une d'elles est M. Goudy, ancien maire et membre de la Chambre des députés. Quatorze personnes ont été arrêtées à Naples, y compris la femme du communiste Bordiga, qui a été arrêtée à Rome. A San Benedetto del Tronto et dans les localités voisines, on a arrêté 23 communistes, 60 à Sarzana et dans la province de Gènes et plusieurs à Milan.

Tout en arrêtant les chefs, la police a saisi un grand nombre de documents importants, y compris des brochures révolutionnaires, et a trouvé des cachettes de bombes et autres engins.

Plusieurs attentats se sont produits dans le pays, principalement à Perouse, où une bombe a été lancée en dehors de la caserne des carabinieri. On a trouvé un engin de ce genre à l'extérieur de la maison des fascistes.

Des proclamations écrites à la machine à écrire ont été affichées sur les murs de la ville pendant la nuit, signées par "le comité secret exécutif" invitant les ouvriers à la révolte. Elles annonçaient une contre-révolution et louaient Nicolaï Lenine et le communisme.

DEVINETTES

—Quel est le plus charmant ménage chez les animaux. —Le hibou parce que sa femme est chouette.

—Quelle différence y a-t-il entre la Tour Eiffel et un petit garçon malpropre? —La Tour Eiffel est colossale et un petit garçon malpropre est sale au col.

La Chance Française

Un Français de nos amis qui, depuis 1920, occupe une situation officielle en Allemagne, nous écrit une lettre dont un passage nous semble bien intéressant à reproduire:

Avais-je raison, nous dit notre correspondant, de vous répéter que la question qui devait nous préoccuper tous, avant tout, au-dessus de tout, c'était notre sécurité menacée. Nul ne voulait la croire. C'était de la manie, de la phobie.

Cependant grandissait la volonté allemande de considérer le traité de Versailles comme inexistant et de nous leurrer de promesses, en préparant la revanche. C'est un bonheur que l'attitude de l'Angleterre nous ait forcés à entrer dans la Ruhr; c'est un bonheur que le refus de l'Allemagne de nous donner des gages ait ouvert les yeux et que sa résistance soit devenue franche, complète, révélatrice de ses projets.

La France a eu sa chance habituelle. Peut-être a-t-elle été une fois de plus protégée providentiellement afin de continuer dans le monde sa mission éternelle... Ses erreurs, et les défaillances de notre grande alliée l'ont servie. La colère allemande nous a forcés à prendre en main la Ruhr, ses chemins de fer, ses douanes.

Ce qui, pour notre sauvegarde, était souhaité comme un événement irréalisable est un fait réalisé, presque malgré nous, par la faute de M. Cuno! Jamais, je vous le dis, depuis l'armistice, la situation ne fut meilleure.

Nous avons encore, cependant, des semaines dures à passer. L'Allemand ne tiendra pas des années; mais il résistera pas mal de temps encore. Qu'à cela tienne ne s'impatiente pas; qu'on fasse taire défaitistes et pessimistes. Tenez, à l'arrière! Tenez encore cette fois... Nous nous chargeons, ici, du reste. Mais ne contrariez pas la chance française...

L'ILLUSION AU THEATRE

Le ciel au théâtre est généralement représenté par une toile de fond et par une série de frises qui pendent aux cintres, entre le fond et le rideau. Le spectateur ne peut pas ne pas voir ces frises successives, ce qui détruit en partie l'illusion.

Pour éviter cet inconvénient, un peintre espagnol, M. M. Fortuny, a eu l'idée de substituer à la toile de fond une coupole sphérique qui occupe toute la profondeur de la scène, en supprimant les frises. Le fond du théâtre est ainsi constitué par un quart de sphère, qui permet les effets les plus curieux.

La coupole est peinte en blanc, et sur cette blancheur on projette des éclaircissements divers, ou des ombres simulées de nuages. Une seule coupole suffit ainsi pour des décors différents. En principe ce nouveau genre de décor est tout à fait séduisant, mais de grandes difficultés se présentent pour sa réalisation. En effet, sauf dans des théâtres neufs et très vastes, ou l'on a prévu l'emploi de ce système lors de la construction, on ne peut établir de coupoles fixes, qui créeraient dans le fond de la scène un encombrement. On est obligé de fabriquer un appareil pliant, que l'on peut concevoir sous la forme du quart d'un de ces lampions sphériques en papier plissé qui, une fois repliés, ont la forme d'un mince croissant. Toutefois cette forme ne peut être imitée exactement, car, pour que l'effet soit parfait, la toile doit être complètement tendue, sans aucun pli visible.

La difficulté a été résolue d'une façon tout à fait ingénieuse au grand théâtre de la Scala à Milan, où une coupole Fortuny a été construite. Ceci consiste d'un secteur sphérique en toile d'un peu plus d'un quart de sphère, fixé sur ses deux bords, le long d'arcs en acier, et maintenu gonflé et tendu sous l'action d'une pression qui s'exerce en arrière. Pour réaliser cette pression, on a installé derrière la coupole quatre arcs réunis par des velums, de manière à former une enceinte close hermétiquement. Dans cette enceinte on produit une aspiration à l'aide d'un puissant ventilateur. Sous cette aspiration, l'encreinte tend à s'aplatir, les velums se creussant d'un côté, et la coupole se creusant de l'autre, en prenant la forme du maximum de volume du côté concave, qui est précisément la forme sphérique.

TOURO A BESOIN DE FONDS

L'infirmerie Touro demande \$150,000 afin de permettre la continuation de son œuvre de bienfaisance parmi les malades de notre ville. C'est la première fois que cette institution fait appel à la générosité du public. Sans distinction de couleur ou de religion, les affligés reçoivent des soins gratuitement. Ceux qui peuvent payer donnent selon leurs moyens, mais les dépenses sont tellement élevées que les administrateurs se sont trouvés dans la nécessité de demander un secours financier.

Les bâtiments dans la rue Prytanée sont devenus trop petits. Afin de pouvoir subvenir aux besoins des malades, les administrateurs désirent faire construire une autre salle à côté sur un emplacement déjà choisi. Une petite contribution de vous serait le moyen, peut-être, de sauver une vie. Envoyez votre chèque aujourd'hui au Touro.

L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR!

Le baron Henri de Rothschild vient de faire jouer une pièce où il prétend nous démontrer, après beaucoup d'autres, que l'argent ne fait pas le bonheur.

S'il avait consenti à jouer lui-même le rôle du millionnaire incompris, sa pièce aurait sans doute été intitulée: "Le Martyre de l'Obéissance riche."

M. de Rothschild pourrait, tout au moins se débarrasser d'une fortune qui, à l'entendre, l'empêche d'être aimé pour lui-même: en même temps, il assurerait à sa comédie un succès fantastique. C'est très simple: que l'auteur du "Moulin de la Galette" fasse passer dans les journaux un communiqué ainsi conçu:

"M. Henri de Rothschild est tellement d'accord avec M. André Pascal sur les inconvénients de la richesse qu'il est résolu à se défaire de ses millions.

"A chaque représentation du "Moulin de la Galette," cent billets de mille francs seront distribués aux spectateurs. Avant le quatrième acte, une tombola sera tirée au foyer du public: le gagnant recevra 50,000 francs des blancs mains de Mme Marthe Régnier, qui sera très heureuse de contribuer ainsi au bonheur de M. le baron."

Voilà, je pense, un moyen de faire plus que le maximum! Et à la dernière représentation—dans pas mal de temps—l'ex-Crésus pourra s'écrier avec joie:

—Enfin pauvre! A moi maintenant les vrais amis et les petites femmes sentimentales!

Mais avez-vous remarqué que les riches qui se plaignent d'être riches n'embrassent jamais volontairement la carrière de pauvre diable?

Je ne crois pas pour ma part à l'histoire du Savatier et du Financier. En tout cas, si le savatier ne s'est pas trouvé plus heureux après le cadeau du financier, c'est parce que celui-ci ne lui avait donné que cent écus.

De même, la fabrique du Berger devenu ministre du roi et qui regrette son petit chapeau, son jupon, sa panière, sa houlette et, je pense, aussi sa musette, cette fable ne m'a jamais paru vraisemblable: j'ai plutôt vu des ministres dégoûtés regretter leur portefeuille!

Si les riches, si les puissants ne sont entourés que de parasites, n'est-ce pas, tout d'abord, de leur faute? La sagesse ne consiste-t-elle pas à choisir ses amis dans son milieu, sur son "plan social," à ne pas contrarier la loi naturelle? "Qui se ressemble s'assemble?" L'homme riche, l'homme enrichi place dégoûté souvent une affection sincère parce que, dans son affreux spécimens, il la soupçonne d'être intéressée.

Quant à cette pensée de Pascal (André) que moins on a d'argent, plus on a de chances d'être vraiment aimé par les hommes et par les femmes, je me permets de la classer aussi parmi les fables... Et le "Roman d'un jeune homme pauvre" ne prouve rien, car ce puritoin en réalité gentilhomme et millionnaire, exactement comme M. le baron de Rothschild.—Clément Vautel.

UNE SOLUTION QUI PARAÎT DEFINITIVE

Londres.—A propos de la décision de l'ancien premier ministre H.-H. Asquith, arbitre du différend entre les gouvernements anglais et canadiens, au sujet du règlement des dettes de guerre, le chroniqueur financier du "Times" écrit que ce verdict met fin au règlement des transactions financières entre les gouvernements de Grande-Bretagne et du Canada relatives à la guerre. Le Canada a avancé, en tout, plus de mille millions de dollars à la Grande-Bretagne et les banques canadiennes, près de trois cent millions de dollars.

"En faisant d'assez fortes avances," ajoute le chroniqueur du "Times," "le Canada n'a pas joué un rôle peu important en fournissant le nerf de la guerre, et la promptitude avec laquelle il a consenti, en 1918, à l'arrangement proposé pour le trésor anglais: est entièrement appréciée de ce côté-ci. Il n'aurait jamais été question de taux de change, si la forme des prêts avait été clairement définie à l'origine. Le différend s'est élevé, en réalité, à la suite d'omissions administratives.

"En mettant des dollars à notre disposition et en acceptation du sterling en remboursement, une partie au pair, dans l'amortissement de la dette mutuelle, le Canada a contribué au coût de la guerre d'une façon que chacun doit reconnaître.

"C'est un fait qu'en plus d'envoyer un demi million d'hommes, dont le peuple canadien a payé tous les frais, le Canada a offert des facilités financières au gouvernement impérial à des conditions favorables et ceci améliorera son crédit, loin de lui nuire."

ACCIDENT

Le juge.—Vous êtes accusé d'avoir brisé une chaise sur la tête de votre femme. Qu'avez-vous à répondre? L'accusé.—C'est un accident, son honneur!

Le juge.—Vous n'avez pas l'intention de la frapper? L'accusé.—Oui, monsieur, mais je n'avais pas l'intention de briser la chaise.